

# Robin Harris : « Talleyrand, Betrayer and Saviour of France »

( chez John Murray, Londres 2007)

Par Eric SCHELL

Les citoyens britanniques ont toujours été intrigués par M. de Talleyrand. Il est tellement français !

Essayons cependant de comprendre pourquoi :

D'abord parce qu'il est Prince et que cette particularité aristocratique paraît familière dans une vieille monarchie.

Ensuite, parce qu'à deux reprises dans sa vie, le destin l'a conduit à traverser la Manche : la première fois en 1792, exilé de son pays, la seconde fois en 1830, comme ambassadeur de France .

Enfin et surtout, parce que Talleyrand n'a jamais caché son anglomanie en matière d'institutions politiques et de libertés publiques.

Depuis 1932, date de la biographie de l'ambassadeur de Sa Majesté britannique à Paris, Duff Cooper, nous attendions un nouveau point de vue d'Outre Manche. Nous le devons aujourd'hui à Robin Harris, universitaire et publiciste, ancien conseiller de Mme Thatcher et auteur d'études sur la France médiévale et sur l'administration de la vieille province de Valois Guyenne.

Les sources de l'ouvrage sont connues, à l'exception de 140 lettres de Talleyrand, venant de Holland House, que l'auteur a pu consulter à la British Library. Dès l'introduction, Robin Harris conteste que Talleyrand ait pu être un «Prince immobile», selon la formule devenue célèbre grâce à Emmanuel de Waresquiel. Car notre auteur le fait évoluer d'un libéralisme utopique à un libéralisme conservateur à la fin de sa vie. Et de le comparer à un «mille-feuille» de son pâtissier Carême, avec des miroirs, des facettes, des contradictions qui échappent à un Britannique, ou bien qu'il réproouve. Mais Mr. Harris répond lui-même à cette analyse en expliquant que ses jugements sur Talleyrand ont varié avant de se fixer. Déjà Jean Orioux nous avait expliqué cette démarche, passant de l'a priori d'une grande hostilité pour cheminer intellectuellement vers l'adhésion compréhensive.

Les « Amis de Talleyrand » seront rassurés en apprenant que Robin Harris salue très clairement en Talleyrand un homme politique, un diplomate et un homme d'Etat.

Au-delà de l'opportunisme, des contradictions apparentes, l'auteur souligne la chance de Talleyrand plus que sa présidence, par exemple lorsqu'il s'agit de quitter le pouvoir... Lorsqu'il abandonne la présidence du conseil en 1815, pour ne revenir aux affaires qu'à 76 ans !

Cette « science des événements » conjuguée avec son charme personnel et la poursuite de ses intérêts financiers l'auront-ils empêché d'avoir un programme politique cohérent au cours de sa longue carrière ? On peut en discuter, mais quelle époque ! Et s'il a choisi La Grande-Bretagne comme modèle constitutionnel, qu'on le qualifie de libéral ou de conservateur, cela n'a pas grand sens quand on connaît le pragmatisme et le réalisme des hommes politiques britanniques, dans les affaires intérieures et internationales. Talleyrand avait sous les yeux l'exemple de ses contemporains, les Pitt, père et fils, en particulier.

On doit certes regretter avec l'auteur que Louis XVIII ne l'ait pas laissé conduire les affaires de la France pour asseoir la monarchie parlementaire. ce qui aurait fini par rapprocher plus rapidement nos deux pays...

Sur le plan diplomatique, Robin Harris salue le talent du négociateur en 1806 lors de la création de la confédération du Rhin, en 1814-1815 à Vienne puis à Londres en 1830-1832, lors de la crise belge. Cet esprit de corps est resté selon lui au Quai d'Orsay, restaurant les traditions d'Ancien Régime dans le nouveau cadre napoléonien. Talleyrand aura-t-il été le promoteur de l'Entente Cordiale ? Oui, mais il aurait avantagé les intérêts français en utilisant le cadre de l'équilibre européen. Tradition reprise par de Gaulle, selon Robin Harris, qui doit dans ces circonstances se souvenir de son passage à Downing Street.

Et d'analyser ses points de vue sur l'Autriche (reprenant la politique de Choiseul) sur la Russie (qui n'est pas européenne) et sur la Prusse (qu'il n'a pas assez éloigné de la France).

Du Royaume Uni, Talleyrand a retenu la liberté du commerce et des échanges et le partage des rôles entre le lion britannique qui doit commercer sur les océans et l'aigle français qui doit couvrir pacifiquement de ses ailes l'Europe continentale.

Meilleur conseiller pour l'équilibre des nations que dans la préparation de la guerre, Talleyrand, regrette Robin Harris, n'aura rien construit, reprenant d'ailleurs la formule de Charles de Rémusat, mais il aura conservé ce qu'il y avait de plus remarquable au tournant de ces années : le savoir-vivre. Car s'il ne reste plus célèbre que pour ses bons mots. (R.Harris dixit), ces « pépites » ont traversé les siècles plus justement que de fragiles constructions humaines. Elles sont d'une richesse inestimable et rendent perplexe un lecteur britannique qui ose avouer, en reprenant son Lacour-Gayet : « Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage et en dénaturent sa beauté » C'est pourquoi nous avons tellement apprécié de lire en anglais le très distingué ouvrage de Robin Harris, qui, en essayant de décortiquer un « mille-feuille » chef d'œuvre de notre pâtisserie française (qui se déguste chez nous à la fourchette par grandes bouchées et avec toutes les miettes ... et ne se découpe pas chirurgicalement au couteau) a illustré une nouvelle fois les amicales incompréhensions de deux grands peuples qui s'observent sans toujours se comprendre.

Août 2007